

Emmanuel Wallon

Maître de conférences en science politique à Paris X - Nanterre

Article paru dans "Itinéraires bis" : Théâtre, décentralisations et monde rural
du théâtre, hors série n°7, avril 1997, p. 27 à 29.

(Actes du colloque d'Ambert, Athéna,
7- 8- 9 novembre 1996).

Un théâtre de route

L'uniformité gagne du terrain, c'est sûr, quoique sa progression affecte de façon différenciée les banlieues en friche, les jachères agricoles et, entre les deux, cette sorte de bocage industriel et commercial qui prolifère autour des villes. La perspective tracée par les sociologues et les statisticiens fait songer le flâneur des chemins fous. Devinette à la Zénon : 80% des habitants de ce pays résident actuellement sur 20% de sa surface ; sachant qu'ils seront 90% à s'entasser sur 10% du territoire à l'horizon 2010 (d'après les calculs de la DATAR), à quelle date se réalisera la situation imaginée par John Brunner dans *Tous à Zanzibar*, d'une population toute entière concentrée sur 0% de la planète ?

En vérité, l'opposition entre villes et campagnes ne se dilue pas, elle se relativise et se déplace. Les Parisiens le savent mieux que quiconque, et prouvent la différence par l'alternance de la semaine et du week end, ou bien par le contraste entre les nuits illuminées de la place Blanche, cernée de douze théâtres, et les après-midi endormies d'un chef-lieu d'arrondissement, languissant après son cinéma et ses cafés. Admettons pourtant qu'il n'y ait plus motif de mettre en vis-à-vis, tel Jean-François Gravier en 1947, *Paris et le désert français*, ni dans la version tragique de l'Olympe surplombant la fange des mortels, ni dans la version boulevardière des bouseux dressés contre ces têtes de veaux de parigots.

Car on peut dénombrer dans les cantons les lieux scéniques préservés, les centres d'action culturelle récents, les halles réhabilitées, les granges aménagées en fabriques dramatiques. On voit les uns restructurer les salles polyvalentes - ces perverses prétendument polymorphes -, les autres multiplier les festivals et les tournées. Oui, depuis longtemps déjà, le théâtre bat la campagne, à pied, en chariot, en minibus. Et puis les ruraux ne gardent pas les deux pieds dans un même sabot : en théorie ils devraient aller en voiture à la maison de la culture aussi aisément qu'à l'hypermarché. Il reste que la ville, capitale du narcissisme, se donne sans cesse en spectacle à elle-même. Pour être concerné en tant que tel par le théâtre, donc pour risquer d'en être transformé si peu que ce soit, il faut que l'univers rural parvienne à se montrer, à se regarder, à se penser comme un cadre de représentation. Alors comment la campagne fait-elle son théâtre aujourd'hui ?

Il existe sans doute des sites où tout évoque le profond drame terrestre : Minerve organise son festival au fond du ravin où Simon de Montfaur précipita tant d'Albigeois, vers 1204. Un sanglier qui figurait dans le programme y tomba un jour ; certains murmurent qu'il s'y jeta par amour. On trouve ainsi des scènes naturelles en plein air : en Toscane, le village de Montichiello constitue chaque été ce *teatro in mezz*

al grano que chante Paolo Conte, à la grande satisfaction des spectateurs de Sienne, Florence et Rome. Et le monde champêtre nourrit (mal) un art, qui d'ailleurs relevait voici peu du ministère de l'Agriculture, attaché aux animaux comme chacun sait, à savoir le cirque, ex-théâtre équestre à traction hippomobile, traînant avec lui son chapiteau de toile.

Mais le village comme scène permanente, avec le décor de sa place, ses foires, ses caractères variés (paysans, artisans, commerçants, instituteur, facteur et curé), son public rassemblé sur trois générations, le rythme de ses saisons, ses récits ressassés, ses drames, ses cabales et sa rumeur, a disparu. Même le pompier de service est parti, victime de la départementalisation. Les relations de voisinage ont été supplantées de longue date par les marchandages de la délégation politique. La geste paysanne a cédé place à une immobilité trompeuse, brutalement rompue par ces poussées d'agitation sporadique que les moyens de communication réclament afin de les répercuter. Quand les ruraux de tout poil (exploitants, agents des services publics, retraités, résidents secondaires, salariés rurbains, érémites, déracinés et reracinés) envoient en nombre leurs représentants aux conseils généraux ou au Sénat de la République, ils composent habilement leur rôle de jardiniers de la France, gardiens d'une nature aux abois. Quand les pêcheurs ou les éleveurs, les maraîchers ou les céréaliers vont au devant des caméras, contre les grilles de la préfectures, aux portes de Paris ou sur les boulevards de Bruxelles, ils jouent à répétition la grande scène des acharnés à vivre.

A leurs côtés ils trouvent désormais des porte-parole sans mandat et souvent sans abri. Des théâtres aux airs un peu louches, remuants et rudes à la tâche comme des vendangeurs. La métropole a éconduit certains de ces effrontés qui ont mal supporté le climat de concurrence régnant aux abords des grandes institutions. Les autres, plus nombreux sans doute, ont d'eux-mêmes opté pour la ruralité, parce que, si l'Etat y semble distant, l'hiver désolant et l'audience dispersée, "l'air y est plus pur", l'espace abondant, le matériau à portée de main, le loyer modéré, le temps surtout moins compté. "Urgent ! Ralentir", disait Régis Debray - du ton d'un homme terriblement pressé. Contre la frénésie d'un univers réduit à l'urbanité, qui chasse les mots par d'autres mots, les actes par des simulacres et les beaux principes par leurs contraires exacts, ils espèrent opposer la ruse d'une attention nouvelle, tenter une pause pour déjouer les poses. Pour ceux-là, la scène campagnarde ne définit pas de manière étroite le cadre d'un rapport au public, mais elle donne, en dépit ou à cause de ses multiples contraintes, la liberté d'inventer un rapport à l'espace et au temps, auquel le public apportera sa propre contribution. Ici la friche devient marge, page offerte à l'écriture : ces termes disent en commun la volonté de dégager aux frontières de l'expérience urbaine une ouverture pour l'art.

Il n'est pas indifférent que ces initiatives, loin de proclamer leur pure essence créative, assument en outre leur composante de travail, de formation, de rencontre, de fête, d'exploration, d'expression, de transgression. En effet, la force des gens de théâtre et de leurs alliés, dans un monde agricole anémié, sous perfusion des subventions européennes, c'est de semer des ferments de renouveau. Apportant ce dont semblent de prime abord n'avoir besoin ni la production vivrière ni la reproduction du paysage, ils fournissent l'essentiel : la preuve de la vie qui court et du

discours qui s'élabore, là où le productivisme et la division internationale du travail ont commencé d'étendre un silence de mort.

Ce serait mentir de prétendre que les ruraux réclament le théâtre - quand ils le réclament - à seule fin de s'instruire, voire de se divertir. Ils lui demandent par surcroît, nulle honte à cela, l'occasion de se retrouver entre soi, de ressouder la chaîne des âges, d'élargir le cercle des familiers, de mobiliser la région, de valoriser le patrimoine, de faire événement, de retenir les touristes, de relancer le commerce, de ranimer les esprits, bref de vivifier le pays. Tout le talent des artistes est alors requis, non pour satisfaire en bloc ces attentes aussi légitimes que confuses, mais pour faire en sorte de les dépasser dans une véritable découverte.

De ce point de vue, malgré la spécialité et la complémentarité de leurs rôles, ils se ressemblent plutôt, les acteurs et les intercesseurs du théâtre en milieu rural : dramaturges initiés aux mystères des fonds communautaires, comédiens rompus aux contorsions de l'intercommunalité, animateurs de pays militants et bateleurs, agents du développement local aptes à subjuguier les élus, ils tissent ensemble une conspiration que devraient redouter tout aussi uniment les chantres nostalgiques du terroir authentique et les avocats méprisants de la technicité dominante. Leur complot n'a pas de centre, encore moins de démiurge clandestin. Il rebondit de groupements régionaux en offices départementaux, d'associations intercommunales en services culturels municipaux, de compagnies voyageuses en troupes implantées, de festival en colloque, et parfois il entraîne les centres dramatiques des agglomérations proches et les établissements d'action culturelle des villes isolées. Tout et partout est occasion pour ces équipes de répandre à travers le théâtre le virus de la critique, plus insaisissable qu'un prion nocif. Les modalités de leur présence empruntent également aux registres les plus divers : itinérance, tournée, accueil, coproduction, résidence, implantation, tous les procédés du théâtre public sont dans la nature.

Dans une certaine mesure, ces arpenteurs saltimbanques sont orphelins des familles de l'ancien théâtre forain, héritiers de Maurice Pottecher et de son théâtre du peuple à Bussang, de Firmin Gémier le nomade, de Gaston Baty avec sa "baraque", de Léon Chancerel et de ses comédiens-routiers, de Jacques Copeau et des Copiaux, du Vilar des premiers étés, du Dasté des grands jours, des compagnons des Tréteaux de France. Mais puisque le spectacle qu'ils dévoilent est aussi chargé de signes et changeant qu'un ciel, ils ont raison de se sentir neufs. Comme ce théâtre de route, avec sa faculté innée de repousser les murs et d'élargir le champ, qui promet en outre de relier les êtres et de réchauffer les sens.

Emmanuel Wallon